

jeunes filles, qui font par exemple un peu trop de musique : elles jouent du piano toute la journée ; mais je leur pardonne parce qu'elles sont très bonnes, et qu'elles se disputent à qui me raccommoiera ma cravate, me remettra des boutons à mes chemises, etc.

En un mot, si le pays était débarrassé des bandes de voleurs qui l'infestent, nous serions adorés ; mais malheureusement, quoique la population ne craigne plus pour sa vie, elle craint toujours pour ses propriétés, car les chefs de bande ont une audace incroyable ; par exemple, ils écrivent à tel ou tel propriétaire qu'il fréquente les Français, et que pour le punir, ils vont brûler son hacienda, à moins qu'il ne leur envoie deux mille piastres (10,000 francs).

Il faut que le pauvre propriétaire s'exécute ; nous en avons vu des exemples récemment.

C'est dans le but de purger le pays que nous partons aujourd'hui.

Uraga avec les débris de son armée est à Sayula, sur la route de Colima. Il paraît qu'il a la peste et le typhus, et qu'il ne trouve plus rien à manger ; aussi malgré la crainte que nous lui inspirons, s'est-il rapproché de Guadalajara. Nous allons essayer de le tourner.

C'est pourquoi nous prenons la route de Tepic pour, après trois ou quatre jours de marche, nous rabattre tout d'un coup sur notre gauche, et le rejeter sur une immense barranca qui se trouve sur la route de Colima, sa route de retraite. Il paraît que cette barranca est encore bien plus profonde que celle dont je vous ai fait la description. Si nous parvenons à l'acculer là, il est pris, lui et tous les siens.

Néanmoins je doute que nous arrivions à ce résultat, parce qu'il ne sera pas dupe de notre marche sur Tepic, et il prendra les devants ; mais nous en obtiendrons certainement un autre, qui sera de le rejeter dans la terre chaude, ce qui amènera la désorganisation de son armée.

Alors Maximilien ne rencontrera plus de centre de résistance, et pourra se mettre immédiatement à l'œuvre, ce qui n'est pas une petite tâche ; plus je vais, et plus je vois combien c'est difficile.

L'expédition que nous allons faire durera au moins quinze jours, car il ne faut pas songer à de longues marches dans la terre chaude ; il faut avant tout ménager les forces et la santé de nos soldats. Nous n'aurons pas de relations pendant tout ce temps avec Guadalajara, de sorte que je ne pourrai vous écrire par le prochain courrier. Il faut en prendre votre parti, et vous estimer bien heureux si cette lettre vous arrive, et n'est pas arrêtée par les guérilleros.

H. L.

XLIV

Guadalajara, le 9 avril 1864.

Cette fois je m'y prends de bonne heure pour vous écrire une longue lettre et vous dédommager de

n'avoir rien reçu de moi par le dernier courrier. J'espère que vous n'aurez pas été inquiets, puisque je vous avais avertis.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre du 13 mars, nous sommes partis de Guadalajara le 14, nous dirigeant sur la route de Tepic. Notre but en allant de ce côté était de nous mettre en relation avec un de nos alliés, le général Lozada. Il faut donc que vous sachiez ce qu'est cet allié.

Lozada est un ancien péon, ou Indien d'hacienda, c'est-à-dire travaillant dans une ferme. Il ne faut pas comparer nos fermes de France à celles de ce pays. Dans l'immensité du Mexique il n'y a relativement que fort peu de terres cultivées et cultivables, à cause du manque d'eau; aussi, malgré sa richesse, le pays n'est pas capable de nourrir et par conséquent d'avoir une population spécifique en rapport avec nos populations d'Europe.

Néanmoins la population actuelle n'est pas proportionnée à la superficie des terres cultivables, et il en résulte que dans ces immenses haciendas dont quelques-unes ont plus de quatre cents lieues carrées, c'est à peine s'il y a le quart ou le cinquième des terres en exploitation. La raison en est dans le manque de bras, et dans l'état de l'agriculture qui est tout à fait primitif.

Le système de culture de ces vastes haciendas se rapproche du système féodal. Autour de la grande habitation, s'élève une masse de petites cabanes renfermant une population de cinq cents, mille et quelquefois mille cinq cents habitants. Ce sont les péons. Ces pauvres Indiens qui ne sont que nos

serfs d'autrefois, vivent là, généralement, de père en fils. Le mode de leur rétribution varie selon les haciendas : dans le plus grand nombre il leur est donné une minime partie de la récolte des terres qu'ils cultivent. Ils conservent leur provision de maïs pour l'année et vendent le reste au maître qui paie avec une monnaie à lui, et qui n'a cours que dans son hacienda.

Dans d'autres haciendas, les péons sont seulement payés en numéraire, mais toujours avec une monnaie qui n'a cours que là.

La raison de cette monnaie spéciale à chaque ferme, est dans le fait que le maître tient la *tienda*, ou grande boutique qui existe dans toutes les haciendas et qui est approvisionnée de tout : d'habits, de cigarettes, et surtout d'*aguardiente* ou eau-de-vie. Le pauvre Indien n'ayant qu'une monnaie qui n'a pas cours ailleurs, est bien obligé d'y acheter tout ce dont il a besoin, particulièrement l'*aguardiente* avec laquelle il s'abrutit à un degré qui dépasse toute expression. Aussi les philanthropes qui rêvent la régénération du Mexique par la race indienne, ne font-ils qu'un rêve qu'ils verraient s'envoler après quarante-huit heures de séjour ici. Le maître vend tout à ses travailleurs un prix excessif, et de cette façon le peu qu'il leur avait donné, pour leur rude labeur, lui revient.

Outre ce côté de ressemblance avec le régime féodal, l'organisation de ces haciendas en a encore un autre dont Santa-Anna a autrefois tiré un bon parti.

Santa-Anna, la première fois qu'il est arrivé au

pouvoir, ayant voulu détruire le brigandage, a rendu chaque propriétaire d'hacienda responsable de tous les crimes qui se commettraient sur son territoire. Il a ainsi forcé chaque maître d'armer ses péons non seulement pour la défense de l'hacienda (toutes les haciendas sont crénelées, et toutes construites comme des forteresses pouvant soutenir un siège), mais encore pour faire la police sur la route. C'est la seule époque, depuis l'émancipation du Mexique, pendant laquelle ce malheureux pays ait joui d'un peu de tranquillité.

Nous pourrions bien aussi employer ce système, mais pour cela il faudrait d'abord détruire ou disperser l'armée régulière sur laquelle s'appuient les guérillas, qui maintenant incorporées dans l'armée régulière lui servent d'avant-garde, d'éclaireurs et surtout de pourvoyeurs, car ce sont ces guérillas qui, volant dans les fermes, ravitaillent l'armée. C'est aussi par leur moyen que nous avons du maïs pour nos chevaux. Le chef de bande Rojas envoie à Guadalajara le surplus du maïs qu'il a volé, et nous le vend, par des intermédiaires bien entendu.

Après cette longue parenthèse, je reviens à notre bon allié Lozada. Comme je vous l'ai dit, il était péon dans une hacienda située sur la route de Tepic, à moitié distance de cette ville à Guadalajara. Cette hacienda est adossée aux montagnes si tourmentées qui forment la paroi de rive gauche du Rio Grande ; obstacle infranchissable dans ces parages. Il n'y a que deux ou trois points, sur un parcours de plus de quinze lieues, où on puisse le traverser par des sentiers de chèvres ; entr'autres passages, la barranca

de Harro dont je vous ai fait la description dans ma dernière lettre.

Lors du système de Santa-Anna dont je vous ai parlé plus haut (vers 1850), le péon Lozada avait été commandé par la police pour faire une patrouille, et avait manqué au rendez-vous. Le chef de la patrouille va à sa case, et, ne le trouvant pas, fait fouetter sa mère.

Lozada ayant appris cela à son retour, jure d'en tirer une vengeance éclatante ; avec une douzaine de ses amis, il va attendre dans un lieu propice à une embuscade, l'employé qui avait fait fustiger sa mère. Ils le prennent là comme dans une souricière, tuent tous ses hommes et ne conservent que lui vivant. Lozada lui coupe lui-même la plante des pieds, et le force à marcher sur le sable brûlant ; le malheureux épuisé par l'effort et la douleur tombe sur le sable. Alors ces forcenés le pendent à un arbre par les pieds, et tirent sur lui à la cible jusqu'à ce que mort s'ensuive, laissant le cadavre en pâture aux corbeaux et aux zopilotes (1).

Telle est l'origine de Lozada.

Après ce premier exploit, il s'est retiré dans sa montagne inexpugnable ; sa bande s'est rapidement augmentée, et il est devenu la terreur de tout le pays.

C'est alors qu'il a pris le titre de général et qu'il a voulu avoir, non pas une bande, mais bien une armée.

Pour cela il a inventé, avant nous, notre système

(1) Petit vautour.

des congés renouvelables dont le but, tout en pouvant mettre à un moment donné un grand nombre de soldats sous les armes, est de n'en avoir qu'un certain nombre à l'état permanent.

Avec sa bande il est descendu dans les haciendas, et là, il a fait le recensement des Indiens, désignant tel et tel comme faisant partie de sa réserve, et devant le rejoindre, sous peine de la vie, au premier appel. Il paraît que de cette manière il est arrivé à avoir quatre et même cinq mille hommes, avec lesquels il tient tout le pays depuis quinze ans.

Comme il n'a jamais reconnu aucun gouvernement, il fallait bien que dans les derniers temps, il prit une couleur politique ; aussi n'a-t-il pas hésité à embrasser du temps de Juárez le parti réactionnaire.

Voilà comment il est devenu notre allié, et traité de puissance à puissance avec nous.

Bien que peu difficiles sur les antécédents de nos alliés, nous ne pouvons, du moment où nous les reconnaissons hautement pour tels, ne pas leur donner, d'autre moyen d'existence que le pillage : il fallait les prendre à notre solde.

Bien entendu ils n'abandonnent pas leur industrie, ces braves gens ; il cumulent. Seulement, comme nous leur payons leur solde, solde bien supérieure à la nôtre, notre responsabilité morale est à couvert.

Lorsque nous sommes partis de Guadalajara, le 14 mars, notre premier but était de nous mettre en relation avec Lozada, de voir ses troupes, de nous assurer de leur effectif, et ensuite d'établir des états de solde. On lui avait écrit à l'avance pour lui dire de se trouver dans la petite ville de Tequila, à

trois étapes de Guadalajara, le 16, jour où nous-mêmes devions y arriver.

A notre second jour de marche nous avons couché à Amatitlan, petite ville qui, huit jours avant notre arrivée, avait été le théâtre d'une lutte sanglante. Sous la pression d'un détachement de Lozada, cette petite ville s'était prononcée pour l'intervention.

Un brigand du parti opposé, nommé Gutierrez et dont j'aurai à vous entretenir, plus tard, ayant appris cela, accourt à Amatitlan avec sa bande. A son approche la population fuit dans la montagne, pas assez vite cependant pour que quelques-uns ne soient massacrés par ces forcenés. Le détachement de troupe, fort d'une trentaine d'hommes, se retire dans l'église comme dans une forteresse où ils étaient parfaitement à l'abri ; ils répondent d'abord à la fusillade, mais Gutierrez ayant fait tirer sur eux quelques obus (il avait un petit obusier de montagne), la peur les prend, et ils se rendent, quoiqu'ils dussent être sûrs à l'avance du sort qui les attendait ; quatre sont précipités du haut en bas de l'église, et percés ensuite d'une multitude de coups de sabre. Les vingt-six autres sont emmenés et pendus sur le grand chemin. J'aurai occasion de vous en reparler bientôt.

Il est étonnant de voir les contradictions qui existent dans l'esprit et le caractère de ces gens-là. Dépouillés, jusqu'à la lâcheté, de vigueur pour se battre (car les Mexicains peuvent se tirer des coups de fusil à mille mètres pendant toute une journée, sans qu'il y ait un seul homme touché, mais criant victoire des deux côtés), ils sont d'un stoïcisme superbe

en présence d'une mort qu'ils savent ne pouvoir éviter. En un mot, ils aiment mieux mourir que de se battre.

Le 16 nous quittons Amatitlan, et nous arrivons le même jour à Tequila, petite ville de deux mille âmes, tout à fait dans le rayon d'action de Lozada. Les habitants nous ont avoué franchement que les bandes du parti libéral leur causaient moins de dommages que Lozada. Celui-ci ne se trouvait pas à Tequila, lieu du rendez-vous fixé par le général Douay.

Le lendemain et le surlendemain se passent à l'attendre. Enfin le troisième jour, arrivent son intendant et son second, le général Rivas. Lozada a fait dire par eux qu'étant malade il ne pouvait venir.

Il est plus que probable que le sort d'un de ses confrères, le général Buitron, l'aura rendu circonspect et qu'il aura jugé prudent de ne pas se rendre de sa personne.

Ce Buitron, lorsque nous sommes arrivés à Mexico, s'est déclaré pour l'intervention, au service de laquelle il a mis sa bande de voleurs. Nous nous sommes empressés d'accepter ses offres de service, et nous l'avons pris à notre solde. Il a continué de plus belle à voler et à assassiner sur les grands chemins au nom de l'intervention. Cette fois nous nous sommes fâchés ; on a arrêté Buitron, qui condamné à mort par une cour martiale, a été fusillé.

Lozada craignait sans doute le même sort.

L'impossibilité dans laquelle se trouvait le général Douay, de voir les troupes de Lozada, l'a forcé à accepter pour vrais les états d'effectif qui lui ont été

remis, et c'est d'après ces états que nous avons payé cent vingt-cinq mille francs pour solde de la dernière quinzaine de mars, solde que l'intendant de Lozada a empochée avec empressement.

Cet intendant nous a fait voir une nouvelle nuance du caractère de son digne chef.

Nous lui avons témoigné notre étonnement de ce que Lozada n'avait envoyé à Amatitlan qu'un détachement de trente hommes alors qu'il savait que Gutierrez était dans le voisinage et disposait de cinq à six cents hommes.

Il nous a répondu que ces trente hommes étaient de mauvais soldats, et que pour se débarrasser des mauvais soldats, Lozada avait l'habitude de les envoyer dans des positions où il savait d'avance qu'ils seraient massacrés par un ennemi supérieur.

Il peut y avoir du vrai dans ce dire, mais il y a aussi de l'exagération, non que je veuille plaider en faveur de la sensibilité de cœur de Lozada, mais en ce sens que son amour-propre qui, comme celui de tout Mexicain, est excessif, doit être très froissé lorsque les siens ont le dessous.

J'en ai fini avec Lozada que je regrette de ne pas avoir vu en personne.

Le 20 nous quittons Tequila ; nous revenons sur nos pas, et après une marche de huit lieues, nous arrivons le dimanche à midi à un village nommé el Arenal, nom qui veut dire sable et qui est bien mérité, je vous assure.

Les huttes de ce village étaient si pauvres et si malpropres que nous avons été obligés de nous établir tous sous la tente. A deux heures, le vent

s'est élevé, et jusqu'à minuit nous avons été continuellement dans un nuage de poussière, qui passait à travers la toile de la tente et rendait cet abri inutile.

Le matin de ce jour, huit ou dix hommes de la bande de Gutierrez étaient venus dans ce village et avaient emmené cinq hommes. A deux lieues du village, dans le lit du torrent, ils ont pendu un de ces cinq hommes et ont entraîné les quatre autres. Les habitants du village ayant appris cela sont allés chercher le cadavre et l'ont remis à sa mère. La douleur de cette pauvre femme devant le corps de son fils, un beau jeune homme de dix-huit ans, était déchirante.

Notre aumônier qui, depuis notre départ, n'a fait que baptiser dans tous les endroits où nous passons, car tous les prêtres ont fui, a été appelé pour dire les prières des morts. Le pauvre homme est sorti de là tout bouleversé.

A el Arenal, nous avons appris que don Simon Gutierrez était encore le matin même à une hacienda nommée Cuésillo, à six lieues de là; qu'il y avait établi son quartier général, d'où il rayonnait dans toutes les directions.

Ce Gutierrez est fils d'un péon de cette hacienda; il a été péon lui-même. Un beau jour il s'est fatigué de travailler à la terre: il s'est fait le chef de quelques gueux comme lui, et au bout de quelque temps il est venu s'établir en maître dans l'hacienda, imposant au propriétaire de le loger et le nourrir lui et sa troupe.

Il s'est donné le titre de colonel, et il a été

reconnu comme tel par le gouvernement de Juarez, de la même manière que nous reconnaissons Lozada pour général.

Le lundi matin nous nous mettons en marche pour Cuésillo, non pas dans l'espoir d'y rencontrer Gutierrez, mais parce que c'était notre route pour aller dans la montagne à une usine où nous savions que l'on fondait des canons.

Arrivés dans un bois appelé el Salto (saut), à cause d'une grande barranca que l'on traverse, au bout de deux heures de marche, nous voyons tous les malheureux pris à Amatitlan par Gutierrez et pendus par lui depuis quinze jours sur le bord du chemin.

Tous ces cadavres dont les yeux avaient été mangés par les corbeaux étaient nus et portaient des traces de mutilations impossibles à décrire. Ceux qui étaient pendus trop près de terre avaient les jambes et le ventre dévorés par les renards.

C'était une chose horrible à voir que ces vingt-six cadavres sans visages, à moitié dévorés, devenus noirs et secs sous l'ardeur du soleil et rendant un son de parchemin lorsqu'on les frappait avec une canne.

Nous nous sommes empressés de quitter cet affreux spectacle qui avait révolté tous les cœurs.

Aussi les soldats se promettaient-ils de ne faire aucun quartier à la bande de Gutierrez si jamais nous la rencontrions.

Arrivés sur les bords d'un charmant ruisseau, au débouché d'une riche plaine, nous apercevons d'abord sur notre gauche un village nommé Tala,